

INFORMATIONS STALAG V.B

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORET NOIRE" VILLINGEN



C.C.P. : Paris 4.841-48

68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN
PARIS 9^e - TEL. TRI. 78-44, 78-45

Rédacteur en chef : H. PERRON.

N° 15. — JANVIER-FEVRIER 1948
BIMESTRIEL

Prix du Numéro :
12 Francs

Retenez bien cette date

DIMANCHE

1^{er}

Février

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE extraordinaire

LE DIMANCHE 1^{er} FEVRIER, à 10 heures au Siège
68, rue de la Chaussée d'Antin

Nous comptons sur votre présence.

Nous rappelons qu'il est du devoir de chaque membre de l'Amicale de participer aux travaux de l'Assemblée Générale.

NOTA. — Malgré les différents appels parus au Bulletin, plus de 500 camarades ne nous ont pas fait parvenir leur cotisation pour 1947.

Étant certain qu'il s'agit d'un oubli, le Comité directeur a remis à la poste, à partir du 1^{er} décembre 1947, des recouvrements de 200 francs.

Réservez bon accueil à ce recouvrement. En effet, ne peuvent prendre part aux délibérations de l'Assemblée générale les membres à jour de leur cotisation.

UN BEAU SUCCÈS

En regardant la pile de lettres que m'a valu ma « réponse à M. Chemilien », j'éprouve une grande fierté. Fierté d'avoir fait sortir de leur mutisme tous les camarades qui semblaient oublier qu'à l'Amicale chacun a le droit de dire sa façon de penser. Puisque le départ est donné, nous n'en resterons pas là. Déjà notre camarade Piffault nous annonce un article sur lequel, nous l'espérons, nos amis donneront leur avis.

J'aurais voulu publier intégralement toutes les lettres qui répondent à mon article, car elles sont toutes intéressantes. Hélas ! l'abondance des matières m'a fait renoncer à ce projet. Mais que mes correspondants sachent que leurs envois m'ont vivement intéressé. Aussi je voudrais que cette collaboration ne fût pas, que passagère et puisque nos amis connaissent enfin le chemin du journal, j'espère que nous verrons souvent leurs noms au bas de différents articles.

Je remercie les Amicalistes qui ont bien voulu trouver dans ma modeste prose l'expression de leur pensée. Les exemples qu'ils me citent viennent appuyer ma thèse, mais je ne peux que les remercier encore de leur bonne volonté. Seule la lettre de notre camarade OCULA sera publiée, car elle contient quelques détails sur ce qui se passe en zone française.

Deux correspondants ne sont pas d'accord avec l'essentiel de mon article.

Notre camarade LANOOTE François nous écrit de Malo-les-Bains :

« Entre nous, ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux pour nous, au lieu de cultiver la haine du Boche, qu'il serait préférable de chercher à créer plutôt une sorte de fédération internationale des P.G. et lutter tous ensemble pour l'abolition de la guerre.

« Puisque sur le plan national nous n'avons pas su faire quelque chose, au moins pourrions-nous faire quelque chose d'utile pour notre postérité. Croyez-moi, changez de tactique, la haine n'engendre que la misère... »

Je m'incline devant cette franchise d'homme. L'opinion de mon camarade mérite le respect. Certes, cette entente internationale serait une belle réalisation humaine et si tous les hommes du monde voulaient se donner la main...

Mais dans cette ronde dont parle le poète, il est encore trop tôt d'y faire entrer nos ex-ennemis. Ce n'est pas par esprit « revanchard » que je repousse cette admission, mais croyez-vous, LANOOTE, qu'un prisonnier originaire d'Oradour puisse donner la main à un assassin de la division « Das Reich ». Il y a des crimes que la guerre ne peut excuser. Des crimes que notre conscience ne peut oublier. Vous me direz « Oradour » est œuvre de fanatiques et nous avons connu en Allemagne de braves gens incapables d'un tel crime ! Croyez-vous ! Mettez votre paysan allemand dans la division « Das Reich » et vous verrez le résultat.

Dans la belle et longue lettre de notre camarade POIBEYRON, que je voudrais voir publier in extenso dans

un numéro de notre Bulletin, je relève surtout cette phrase :

« Car, en toute cordialité, la vie du prisonnier du V « B » ne se limitait pas au quartier français du camp de Villingen ou du Waldhotel, comme la lecture du Bulletin en donne la fautive impression. »

A qui la faute ? Nous insérons les articles que nous recevons et POIBEYRON peut me croire, nous en recevons peu. Aussi quelques camarades s'efforcent-ils, en puisant dans leurs souvenirs, de donner de quoi composer notre Bulletin. Ce n'est pas notre faute si ce sont toujours les mêmes qui sont sur la brèche.

D'autre part, POIBEYRON a cru voir une contradiction flagrante en mon article « An 1948 » et « ma réponse à M. Chemilien ». Dans mon idée, l'un complétait l'autre et mon appel ne s'adressait qu'aux promoteurs des deux blocs et aux anciens captifs alliés. Pour réaliser la paix du monde, l'Allemagne n'a pas encore donné une preuve suffisante de sa bonne volonté. Et dans le cadre de la solidarité humaine, je ne crois pas que l'Allemand soit en mesure d'appliquer cette pensée de Térence :

« Je suis homme et rien de ce qui touche à l'humanité ne m'est étranger. »

Pour conclure, je crois qu'il est de mon devoir de reproduire l'article paru dans un journal « prisonniers » du Loiret et que nous adresse l'ami BRUANT. Car, avant de réaliser l'entente universelle, vengeons nos morts. Que messieurs les assassins paient leurs crimes :

« ...Le 30 décembre 1941, le soldat français Robert Klein, de Châlette, était froidement assassiné d'une balle de revolver tirée à bout portant par le sous-officier allemand du commando don' il faisait partie. Cet acte odieux avait été perpétré dans les conditions les plus lâches, de sang froid sur un homme sans défense, sans le moindre acte de rébellion de la part de celui-ci. Son seul tort avait été de protester, en sa qualité de chef de baraque, contre le vol des colis Croix-Rouge destinés à ses compagnons d'infortune.

Son auteur se croyait certes assuré de l'impunité ; il avait fait établir par les soldats allemands placés sous ses ordres, des rapports prétendants que Klein s'était rebellé et l'avait attaqué à coups de poing. Mais les camarades du malheureux Klein s'étaient juré de faire un jour rendre justice.

Le 2 octobre 1947, l'assassin Johann Held a comparu devant le tribunal général de Rastatt, en zone française. Les témoins à décharge cités par lui ont déclaré que leurs rapports de l'époque, dictés par Held, étaient faux, et reconnu eux-mêmes que Klein avait été assassiné sans l'ombre d'un motif.

Le tribunal a condamné Held aux travaux forcés à perpétuité.

Ainsi l'acte inqualifiable qui a privé de leur époux et père une honorable famille de Châlette reçoit la juste sanction qui s'imposait. »

Henri PERRON.

Assemblée Générale DU 14 DÉCEMBRE 1947

Le 14 décembre 1947 s'est tenu à Paris, au siège de l'Amicale, l'Assemblée générale.

La séance est ouverte à 10 h. 40 sous la présidence de Franz qui souhaite la bienvenue à tous.

Le président donne alors la parole à ROGER, secrétaire général, pour la lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 15 décembre 1946 et de l'Assemblée générale extraordinaire du 2 février 1947.

Ce procès-verbal est adopté à l'unanimité sans observation.

Le président donne ensuite la parole au Trésorier qui donne lecture du compte rendu financier.

Un membre de la Commission de vérification des comptes fait remarquer que seulement deux membres étaient présents sur quatre au moment de la vérification.

Le Trésorier informe l'Assemblée que le compte de l'Amicale comprend également les fonds de la Caisse d'Entr'aide et que ces fonds ne peuvent être, en principe, utilisés par l'Amicale sans autorisation des membres de la Caisse d'Entr'aide.

Le président donne alors des précisions sur le versement de ces fonds à l'Amicale.

Le trésorier propose qu'il soit demandé au Comité directeur de la Caisse d'Entr'aide, l'abandon de ces fonds à l'Amicale et que l'Assemblée générale donne pouvoir à son bureau directeur pour répartir ces fonds.

Un membre de la Commission des comptes propose qu'un juriste s'occupe de cette question.

Le président émet alors le vœu suivant :

« L'Assemblée, réunie le 14 décembre, émet le vœu que les fonds encore disponibles de la Caisse d'Entr'aide soient répartis le plus rapidement possible dans l'esprit qui a présidé à la création de la Mutuelle, que les membres du Comité directeur de la Caisse d'Entr'aide donnent mandat au Comité directeur de l'Amicale du Stalag V B en vue de la répartition de ces fonds. »

Dans le vœu qui a été émis, le président précise qu'il essaiera d'obtenir l'avis du plus grand nombre des membres de la Caisse d'Entr'aide.

Le trésorier explique alors les difficultés que représente au point de vue comptable le fait d'avoir des fonds de la Caisse d'Entr'aide au compte de l'Amicale sans en avoir la libre disposition.

Il précise que ces fonds n'ont pas été utilisés depuis plus de deux ans et se dépréciant de jour en jour.

Le camarade DEBROY demande qu'il soit tenu compte dans l'attribution des fonds de la Caisse d'Entr'aide des versements du Groupement de l'Île-de-France pour l'Orphelin de ce groupement.

Le trésorier donne alors lecture du compte rendu financier et fait remarquer que le solde créditeur est à peu près le même que celui de l'exercice dernier, malgré les grosses dépenses pour l'impression du journal, appointements de la secrétaire, etc...

(Suite page 4.)

ATTENTION !

N'oubliez pas de retenir VOTRE APRES-MIDI DU DIMANCHE

2 MAI 1948

pour la

FETE ANNUELLE DU V B

PROGRAMME FORMIDABLE

ON LOUE DES MAINTENANT PLACES A 75 ET 100 FR

On nous écrit :

Vienne, le 21 décembre 1947.

Retour d'une tournée en Allemagne, justement dans une région que nous connaissons tous, car j'ai fait la région de Tübingen jusqu'à Baden-Baden, en passant par Balingen, Villingen et Triberg, je tiens à te dire que le journal m'a très intéressé, et je regrette de ne pas l'avoir eu avec moi avant mon départ. Je suis tout à fait d'accord avec toi et je t'ai fait voir à quelques camarades anciens prisonniers d'autres stalags, ils te félicitent, car au moins tu écris ce que tu beaucoup de camarades pensent.

Lors de mon circuit, je me suis aperçu que pas mal de nazis que j'avais eu le plaisir d'arrêter entre le 24 avril et le 20 juin 1945, quand j'étais chef de la police de Triberg, que ces messieurs se prélassaient tranquillement chez eux, et que franchement ils avaient un air un peu méprisant pour les anciens gégas que nous étions. Je sais que nous ne pouvons pas toujours tenir rancune et que notre caractère de Français, peut-être cabochard mais bon cœur, s'y oppose. Mais il est tout de même malheureux, comme dit notre camarade Barrière, que j'ai connu lors de mon séjour aux salines de Bad-Durheim (et encore pendant six semaines seulement, car j'ai dû être évacué sur l'hôpital de Villingen, pour une décalcification de l'épaule droite pour coups reçus lors de mon évacuation). Je suis tout à fait de ton avis, car notre sale gueule de boche de Wuthe est toujours, si j'en crois ma mémoire, aux salines et maintenant nous n'avons même pas le droit d'y entrer. Au mois de juillet, j'ai été appelé au tribunal de Fribourg-en-Brigau, comme seul témoin à charge contre deux des ignobles individus que j'ai connus lors de mon séjour à Saint-Georgen et que j'avais eu le plaisir d'arrêter en 1945. Vous savez ce qu'ils deviennent ? Et bien, pour l'instant, ils ne sont pas encore jugés, et j'attends toujours une nouvelle convocation, en ce qui concerne Goetz. Il y a déjà plus de trente témoignages contre lui, et ce sont pour des gens comme cela que nous prenons des égards ! Non, franchement, ce n'est pas la peine d'avoir

fait son devoir, car si notre capitaine a été 100 p. 100 de la Résistance, il y en a d'autres que lui qui ont fait leur devoir, et cela nous ne pouvons pas le contester, j'ai une trop bonne mémoire de l'Allemand, ayant déjà, en 1918, été interné à l'âge de quinze ans, et ayant, après la guerre de 18, fait une première occupation; encore cette fois-ci pendant cinq ans; évadé et ayant repris du service volontairement en avril 1945, dans cette Forêt Noire que nous connaissons tous très bien. Je tiens à finir avec cette polémique, car je crois que nous, prisonniers, nous ne sommes pas d'accord avec M. Chemilien. Veuillez, cher camarade, recevoir mes sincères salutations.

OCULA Edouard

Signal center

SP 50.482, BPM 601.

TETES DE CAMP

LE POÈTE

C'était un grand garçon, déguignandé, au visage pâle en lame de couteau, à la chevelure abondante. Cette chevelure qu'il rejetait en arrière d'un geste auguste lorsqu'il déclamaient quelques strophes qui imposaient un port royal, cette chevelure, dis-je, avait été la source de bien des ennuis et de bien des tracas au début de sa captivité.

En effet, un feldwebel bien connu s'était attaché, si j'ose dire, à cette crinière, et n'avait eu de cesse qu'elle jonchât le sol, noire dépourvue d'un combat inégal. Et pourtant son propriétaire avait usé de toutes les ruses pour la conserver. Une véritable chasse au scalp s'était engagée entre lui et le Fritz, chasse qui s'était terminée par le coup de tondeuse à double zéro.

Et puis, petit à petit, les années passant, les gardiens n'avaient plus attaché autant d'importance au système pileux de leurs prisonniers. La chevelure avait repoussé plus abondante, plus drue.

Il avait découvert sa voie quelques six mois après son premier passage sous le mirador de la porte d'entrée du camp.

Avant guerre, son bagage poétique était assez mince. Cela consistait en quelques lambeaux de fables de La Fontaine et de Florian : « le Vase brisé » et « la Grève des Forgerons » qu'il avait récitée une fois à la noce d'une cousine.

Mais l'isolement qui pousse à la réflexion, l'ennui, la monotonie d'une vie égale et sans aboutissement, vie qui met du vague à l'âme, avaient provoqué chez lui un besoin d'extériorisation des sentiments.

Cela avait commencé au premier Noël de captivité.

Les camarades avaient organisé une petite séance pour le réveillon et il avait promis de dire « La Grève des Forgerons ».

Un de ceux qui organisaient la petite fête avait demandé :

— Il faudrait qu'on dégotte un gars capable de pondre quelque chose sur notre vie, sur nous...

C'est alors que le démon vint le chatouiller.

Après avoir récité « La Grève des Forgerons », il tira modestement un petit papier de sa poche et annonça :

— Mes chers camarades ! J'ai composé à votre intention une petite chose qui...

Et il déclama :

Je suis perdu sur la terre étrangère
Je suis triste et sens la douleur amère...

Ce fut un triomphe... Il en fallait si peu pour remuer le cœur de tous ses copains... On leur parlait de leur malheur, de leur peine, en un langage sentant la chanson populaire, cela suffisait pour émouvoir leur sensibilité.

L'autre se rengorgeait sous les félicitations...

— Tu me la copieras; dis ?

Alors, il se lança à corps perdu dans la poésie. Loin du bridge ou de la belotte. Plus de longues rêveries en fumant la pipe, sinon pour faire jaillir de son esprit

(Suite page 4.)

Sujet brûlant

Laissez-moi d'abord m'excuser de trailler ici une question dont la presse tout entière nous rabat les oreilles depuis quelques mois ! Mais nous sommes, nous, anciens prisonniers, anciens déportés, intéressés plus que personne aux bruits, fondés ou non, qui circulent sur l'éventualité d'une prochaine « der des der »... Vous avez compris sans qu'il soit nécessaire de l'écrire, de quoi je veux parler !

Je suis contre la guerre ! Moi aussi, me répondez-vous ! Voire ! et je m'explique : « la der des der » dont nous sommes tous menacés sera une guerre de blocs, en l'occurrence U.R.S.S.-U.S.A. et leurs satellites. Ces satellites, c'est nous : C'est en effet le comportement de la France et de tous les petits pays européens situés entre les deux géants qui sera le facteur déterminant du « futur conflit ». Qu'y faire ? me direz-vous et les uns et les autres. Nous ne pouvons rien y changer ! — Eh ! bien, je ne suis pas de votre avis. Sans entrer dans le détail, ce qui nous entrainerait trop loin, convenez avec moi que le fait de s'agglutiner à un bloc comme des lamelles à un aimant entraîne inévitablement le grossissement de ce bloc. Et le moment vient où les deux blocs estiment être chacun le plus fort, on tente l'expérience... qui, dans le cas présent pourrait être une expérience plus que désastreuse !

Le remède ? Je n'en connais point d'efficace — du moins ne puis-je vous en donner un, tellement le problème qui se pose dépasse notre petitesse ! C'est vrai, mais je vous dis avec force, à vous qui avez déjà vécu une « expérience » de ne favoriser en rien ceux qui, quelques qu'ils soient, voudraient mener le monde à l'abîme.

Certes, et cela regarde chacun, il est permis d'avoir ses préférences pour telle ou telle idéologie, pour tel ou tel pays. La liberté est

un bien trop précieux pour qu'il y soit porté atteinte. Mais je vous demande, si vous le pouvez, d'éviter le sectarisme. Le bien est ici, le mal est là ! Qu'en savez-vous ! La vérité est universelle. Personne ne peut se flatter de détenir à lui seul le bonheur futur de l'homme. Nous avons déjà vu bien des génies promettre le paradis à leurs peuples ; en fait de paradis, c'est l'enfer qui leur échut !

C'est pourquoi je vous demande à vous tous de lutter de toutes vos forces, par tous les moyens, lors de l'occasion vous en est donnée, contre la psychose de guerre, contre la haine surtout. Si les hommes, tous les hommes, de tous les pays, engageaient cette lutte pacifique, tout irait bien mieux... Sachez cependant que de ces hommes-là, il y en a... mais leur effort est désordonné ou leur volonté est trop dominée par des considérations partisans d'un chauvinisme exaspéré...

Anciens prisonniers, anciens déportés, nous avons souffert de la folie d'une poignée d'hommes. Nous avons été libérés par nos Alliés, tous nos Alliés. Ne l'oubliez pas. Aussi ne donnons pas la main à quiconque voudrait nous dresser contre tel ou tel. Dites-moi, sincèrement, si dans tous les pays se dressaient des hommes contre la guerre, n'importe quelle guerre, contre le meurtre, n'importe quel meurtre, sincèrement en serions-nous au point où nous en sommes ? Le bonheur hypothétique des quelques millions d'hommes qui resteraient sur terre après une atomisation générale légitime-t-il le massacre apocalyptique qui se prépare ?

A mon avis, poser la question c'est la résoudre, n'est-ce pas ?

J. TENNAUBELLA
Me 12.205 St. VB.

Ma Piaule

C'est mon seul univers, mon hâvre, mon gîte de prisonnier.

Ma piaule, c'est un monde, un ramassis d'humanités diverses, un échantillonnage de peuple, un grouillement larvaire, un chaudron infernal dans lequel bout le bien et le mal et d'où s'échappent des lueurs blafardes, des odeurs lourdes et des cris de damnés.

Bien sûr, elle n'est pas unique, ma piaule, j'en connais bien d'autres dans d'autres baraques. J'y vais quelques fois et je m'y sens un intrus. Il y manque cette sorte d'intimité que des mois de captivité ont créée et cette ambiance, particulière à la mienne, dans laquelle je me complais.

De mon troisième étage, je vois, je sens, je vis sa vie disparate, bruyante ou calme, hurlante ou silencieuse, joyeuse ou cafardeuse.

Situation dominante qui a ses avantages et ses inconvénients.

Avantages ?... Ma couverture ne sert pas de paillason aux habitants des étages supérieurs ; au cours d'un rêve doux et fleuri, je ne suis pas exposé à renifler bruyamment l'odeur mâle d'une paire de pieds qui s'arc-boutent sur ma planche de lit quand un Fritz visite la piaule, il a plutôt tendance à jeter un coup d'œil inquisiteur dans les étages inférieurs.

Inconvénients ?... Le soir, je baigne continuellement dans un lourd nuage bleuâtre échappé de culots de pipes ou de mégots et qui se balance mollement au gré du va-et-vient de la porte. La chaleur y est parfois intenable (avantage pour l'hiver).

Au dehors, la bise fait plier les grands sapins de la Schwartzwald et s'insinue en hurlant entre les baraques.

Il fait bon... Ma béatitude s'amplifie à la pensée qu'à quelques mètres de là, perché sur son mirador, un Fritz tape de la semelle et gèle dans un terrible courant d'air.

Vaguement, je m'intéresse à ce qui se passe au-dessous de moi.

Un gars, au bout de la table, écrit. Il fait ça soigneusement, en réfléchissant longuement. Il écrit quelques mots et puis il relève la tête et songe à nouveau tout en suçottant le bout de son crayon.

Vingt-sept lignes / On ne peut pas mettre grand-chose.

Et puis, il s'intéresse à une partie de bridge qui se joue à l'autre bout de la table, et s'insurge parce que les joueurs tapent trop fort en posant une carte d'atout qui doit leur assurer une levée.

Justement la partie s'anime :

— Tu n'es pas farfelu !

— Minute ! Tu permets !... J'avais trois cœurs suivis.

Longue discussion sur le coup à laquelle prennent part quelques curieux rangés dans le dos des joueurs et qui tiennent le rôle de supporters. L'affaire se conclut sur

une remarque catégorique : — Ça n'empêche pas que tu joues comme un pied !...

Un silence relatif renaît, troublé seulement par le claquement sec des cartes trop neuves qu'on distribue.

Si ce calme pouvait s'éterniser !... Je pourrais m'isoler avec mes pensées.

Non... la porte s'ouvre.

— Bébert est là ?

— Qui ça Bébert ?... S'il fallait connaître tous les Bébert !... L'instrus se fait engueuler :

— T'as jamais été à Paris ?... Ferme ta porte eh, cagneux !

L'autre se retire sans insister et en claquant la porte avec ostentation.

Des miasmes, des puanteurs s'échappent d'oripeaux lavés mais mal rincés qui séchent pendus à des ficelles... Des chaussettes goute une eau trouble sur le front d'un des joueurs, et celui-ci s'énerve :

— Qu'elle est l'andouille qui a étendu ça au-dessus de la table ?...

L'andouille omet de se faire connaître.

Plus loin, deux copains chahutent dans les étages des lits.

La longue soirée d'hiver s'éternise lamentablement. Je n'ai pas le courage de lire, ni de m'absorber dans un de ces ouvrages nés des doigts habiles et de la patience de certains.

Non, je fainéante. La journée a été rude. De la pointe du jour à la nuit, il a fallu pelletter et transporter de la neige... Là-bas, sur la route. Travail fastidieux, long, auquel il n'y avait pas moyen de couper. Il faisait trop froid pour rester inactif. A chaque heure, de plus en plus pénible, j'aspirais à cet instant de la soirée où je peux enfin reposer mes membres las et réchauffer mon corps transi.

Le poêle en briques, alimenté par un combustible hétéroclite, barboté, resquillé, récupéré sous le nez des gardiens, ronfle et tire la langue sous les coups de bélier de la bise.

Ce poêle est le fin du fin de la gestation constructive de M. Goetz. Quels beaux moments, vécus, quelle jouissance il a éprouvée au cours de sa construction. Monté, démonté, remonté, amélioré, il a été littéralement couvé par son novateur... Gietz est fier de son œuvre.

Malheureusement, il ne donne guère le moyen de l'alimenter rationnellement. Heureusement que nous savons pallier sa carence.

Il fait bon, il fait chaud... Je me baigne dans cette ambiance amicale... Et ce couillon de Boche, derrière ses barbelés, connaît à son tour le froid qui s'insinue sous la capote... Bien fait pour sa gueule !

Il a la prétention de nous garder... Nos corps, oui ! Mais nos pensées, nos rêves se rient des clôtures et narguent la gueule noire

Quelques extraits du livre

KOMMANDO

C'est un mot qui, avec quelques autres, devait tenir une place fort importante dans notre vie.

En réalité, son nom véritable était : arbeitskommando. Ce qui doit signifier quelque chose comme : détachement de travail.

Il y en avait de toutes sortes — des grands où la vie était, à beaucoup d'égards, analogue à celle du camp, travail en plus, et des petits qui comportaient au maximum une dizaine de prisonniers.

Tomber sur un bon kommando, c'était l'aspiration de tout prisonnier astreint au travail. Tomber sur un mauvais — la hantise.

Le bon kommando, s'était celui où, par un travail peu pénible, on mangeait bien, en compagnie de bons camarades, chahuteurs de préférence, surveillés par des sentinelles qui ne se croyaient pas tenues d'appliquer une discipline farouche.

Le mauvais, c'était précisément tout le contraire.

D'une façon générale, sa qualité dépendait presque entièrement de l'employeur dont le caractère conditionnait le travail, la nourriture et, dans certaines mesures, l'attitude des sentinelles.

Les meilleurs, autres certains de culture, les petites et grandes usines. Les petites, parce que le travail n'y était pas trop monotone et que, dès que le K. G. avait acquis une certaine spécialisation, ils constituaient une main-d'œuvre non négligeable qu'on ménageait. Les grandes, parce que la liberté individuelle et les occasions de se reposer y étaient plus constantes.

Les plus désagréables de tous étaient, évidemment, ceux du terrassement, qu'il s'agisse de carrières, d'autostrades ou de voies ferrées. Presque tous les prisonniers y ont goûté, peu ou prou.

Le soir, les sentinelles donnent de grands coups de sifflets pour réunir tout le monde en colonne par trois et rentrer à l'auberge. Comme nous passons un moment entre deux rangées de pommiers, tout le monde marche tête basse, comme accablé d'un destin trop lourd. Ce n'est que la recherche des pommes.

Dans le village, les nuques se courbent un peu plus. Nous devons

des mitrailleuses des miradors... Elles s'en vont là-bas !...

Ainsi, celles du gars d'en face. Il est assis sur son lit, les jambes pendantes, les coudes aux genoux. Ses yeux vagues, son front plissé et ce petit tremblement de la lèvre inférieure...

J'ai l'envie de lui dire :

— Eh, vieux !... Cafard ?... Mauvais, ça ! Faut réagir et se cramponner. Ça finira bien un jour cette garce de vie de chien !

Je voudrais lui dire des paroles d'espoir et de réconfort... Prétention !... Je n'en trouve même pas pour moi quand mon esprit bat la chamade.

Maintenant, c'est un Serbe qui entre :

— Kaufen !... Kaufen !... bête-t-il en présentant un bracelet-montre au cadran crasseux.

Encore un qui crève de faim et soldé les débris de ce qu'il possède pour s'offrir un casse-croûte... Dix marks !... Il descend à cinq ! Et déjà il croit tenir la portion de pain qu'il engouffrera en deux minutes.

Ils sont deux, puis trois copains de la piaule à s'intéresser au marché. Ils ne parlent pas le Serbe et l'autre ne connaît pas un mot de Français. Alors ils traitent leur marché en un galimatias bochofranco-slavo-espérantiste. Ça donne ce que ça donne, mais le plus drole, c'est qu'ils arrivent à se comprendre.

Près d'eux, indifférent, un crevard est fort occupé sur le fourneau. Au fond de sa gamelle, il tourne une infâme ratatouille. Ça attache, ça brûle, l'étain de la gamelle fond... Cependant il avalera le tout, étain compris, d'un appétit insatiable.

C'est curieux à contempler toute ce remue-ménage, tous ces gestes, toutes ces actions disparates qui pourtant forment un tout.

Tous ces hommes «...Malheureux objets d'une injuste rigueur... », victimes d'une fatalité que d'aucuns baptisent « trahison » se sont forcément accoutumés à cette vie crasse et communautaire. Issus de toutes les couches d'une société libre, ils sont devenus, en quelques semaines, une humanité terne, homogène, possédant des mœurs, des habitudes, une langue propres à elle. Les velléités de rébellion contre cet encroûtement, comme l'abattement moral ne sont que les pointes fugaces d'une vie égale qui déroule son cours monotone au cours des mois et des ans.

Finis, le calme !... Un groupe

STALAG VA

avoir l'air de supporter le poids de destinées favorables. C'est seulement que les négots sont plus difficiles à repérer que les pommes. De temps à autre, quelqu'un plonge et se relève aussitôt très envié. Les premiers rangs sont très recherchés, ce sont ceux qui voient de loin et peuvent faire obliquer la colonne à droite ou à gauche vers le trésor abandonné.

Les premières lettres sont arrivées. Peu nombreuses. Il n'y en avait que deux au courrier. Tout le monde avait les yeux fixés sur les bénéficiaires, bien que chacun voulait se défendre d'avoir l'air curieux.

Ces lettres avaient une importance particulière, elles devaient être pour nous le reflet de choses que nous ignorions : ce qui s'était passé. Chacun les considérait un peu comme des nouvelles personnelles. Si elles sont bonnes ; c'est que tout va bien, tous les espoirs sont permis.

Les bénéficiaires lisent leurs lettres. On voudrait pouvoir lire sur leur figure. On ne croirait jamais que cela fut si difficile. Ce n'est pas possible, ces hommes-là sont en marbre...

— Alors ?

Il y en a un qui a dit cela, et toutes les faces expriment aussi cette interrogation. Les deux camarades qui étaient partis bien loin se réveillent chez nous :

— Quoi ?

— Bonnes nouvelles ?

— Oui.

Quel soulagement !

Mais immédiatement tout le monde veut savoir :

— Est-ce qu'ils ont reçu nos cartes ?

— Bien sûr, puisqu'on nous répond.

C'est vrai. On n'y avait même pas songé. Il y a un petit moment de joie dans la chambrée. On vient tout d'un coup d'être rattaché au pays, là-bas...

Il y en a un, un soir, qui a dit :

d'habitants brailards, chahuteurs, chantant, sifflant, regagne ses pénates, rentrant d'une virée dans les autres baraques.

Et voilà qu'un banjo grince. Un accordéon ressassé les premières mesures du refrain de « J'attendrai... ». Morceau de circonstance. Celui qui manie l'instrument est un apprenti et il ne connaît encore que ces quelques mesures... C'est crispant.

Près de moi, un gars qui lisait, étendu sur ses planches, un bouquin mal en point, se soulève et râle contre ce chahut intempestif :

— Vous allez la boucler ?... Y a plus moyen d'être tranquille...

Les autres n'en ont cure et le lecteur résigné se replonge dans son récit.

Un chanteur pousse une goualante que les autres reprennent en chœur. Les joueurs de bridge sont obligés de hurler leurs annonces.

Dans tous les étages, dans tous les clapiers à hommes, chacun vit sa vie de larve. Celui-là, plein de courage, reprise une chaussette, un autre range le bazar qui encombre la planchette de la tête de son lit, celui-ci fort occupé à faire des nœuds compliqués à une ficelle...

Dans quel but ?... Il ne le sait peut-être pas lui-même.

Une tête apparaît au pied de mon lit :

— Eh vieux !... Tu connais le dernier bouteillon ?

Je m'en fous de son bouteillon... ça prenait au début. Il insiste pour me le communiquer.

Des couvertures se déplient et des gars cherchent leurs poux ou leurs puces. Les punaises ce sera pour tout à l'heure, quand il fera noir.

Et c'est comme cela tous les soirs.

Tout à l'heure, le Boche de service entr'ouvrira la porte pour crier son rituel : « Licht auf » à quoi répondra la non moins rituelle kyrielle d'injures, de noms d'oiseaux, et souhaits « d'aller se faire crever en Russie » qu'il reçoit chaque soir en guise de salutations.

Sans s'inquiéter des sanctions possibles, les joueurs de bridge continueront encore longtemps leur partie, jusqu'au moment où les râleurs protesteront :

— Vous pouvez pas éteindre la camoufle... On veut pioncer, nous !

Et puis, il y aura l'engueulade journalière. Ceux du haut réclameront :

— Ouvrez les fenêtres, on crève ici.

Tandis que ceux du bas, exposés

— J'ai des poux.

Ça a été comme une révélation. Ce n'était donc pas le drap militaire qui nous grattait. On a bier cherché. C'en était, sans doute aucun.

Il y a eu les philosophes, qui ont dit :

— Il fallait s'y attendre !

Il y a eu les autres qui n'ont rien dit mais se sont sentis humiliés. Dans les écoles communales, les enfants qui ont des poux sont ceux qui sont mal tenus. On ne se débarrasse pas facilement de ces souvenirs d'enfance. Ces poux-là atteignaient non seulement leur porteur, mais l'honneur de leur famille. Heureusement quelqu'un a noté :

— Des poux de corps. Ils sont tout blancs.

Alors, on a respiré. Les poux d'enfance, les poux de la communale, ce sont ceux qui se mettent dans les tignasses. C'est tout à fait autre chose. L'honneur est sauf...

Le soir, grands combats de poux. La joute consiste dans un tableau de chasse.

Il y en a qui annoncent 50 ou 43. Des quantités semblables, il n'y a pas à dire, ça pose un homme. Les autres regrettent peut-être jalousement d'en avoir si peu. Ils n'osent pas annoncer 6 ou même 13... De quoi auraient-ils l'air ? d'embusqués...

On vient de s'apercevoir que certains trichaient... Ils multipliaient par 10. La chasse aux poux n'a plus d'attrait sportif, puisque les règles ne sont pas respectées. Maintenant on chasse en silence...

On fait même du massacre. On trempe sa chemise, son caleçon dans l'eau bouillante qu'a préparé le cuisinier. Les poux ont perdu tout intérêt. Ce n'est plus qu'un ennui.

Y.M.C.A.

En 1942-1943, l'U.C.J.A. (Y.M.C.A.) avait lancé des « Concours de la Captivité » dans les camps.

Un certain nombre d'œuvres ont été conservées par cette organisation, elle tient à la disposition de leurs auteurs celles-ci.

La documentation à cet effet pourra être consultée à l'Amicale.

MISE EN GARDE

Récemment, à Paris, un représentant de la Fédération des P.G. et un représentant de l'U.N.A.C. ont eu à dénoncer publiquement un organisme qui sous le titre de l'Education sociale, distribuait, contre mille francs, un diplôme et une médaille aux anciens prisonniers de guerre.

Nous tenons à mettre en garde tous nos adhérents contre les agissements de cette entreprise ou de toute autre similaire qui tendent à exploiter nos camarades en leur offrant médaille ou diplôme sans aucune valeur officielle pour réaliser sur leur dos une escroquerie.

Prière de bien vouloir nous signaler toute initiative de même genre et de ne pas hésiter à porter plainte immédiatement contre les individus opérant de cette façon.

aux courants d'air, protesteront avec énergie :

— Des clous ! nous on gèle...

On réclamera l'arbitrage du chef de chambre dont la sentence sera brève :

— Je m'en tape, faites ce que vous voudrez.

Un petit délicat, avant de s'enfoncer sous ses couvertures, s'entourera la tête d'une ceinture de flanelle et se fourrera de la Nazinette dans les trous de nez.

Enfin, le calme s'étendra sur la piaule. Quelques toux, des velléités de ronflements. Le point rouge d'une cigarette dans la nuit... Des soupirs.

C'est le mauvais moment.

L'esprit travaille dans le noir. Je sais qu'il est des larmes qu'un reste d'orgueil empêche de couler pendant le jour, qui roulent au long de joues rapées alors que l'obscurité dissimule le masque de détresse.

Il fait bon sous mes couvertures... Dormir et ne se réveiller qu'au moment de la Libération !... Il fait bon... Eh ! non ! il ne fait pas bon... Ce semblant de bien-être n'est qu'une tromperie... Ah ! sortir de cette gênerne... Qu'ais-je fait pour mériter pareil sort ?

Et sur les planches dures, une sourde angoisse poigne les cœurs. Pas un mot... Des esprits veillent, souffrent et implorent.

Mon voisin de droite s'est retourné sur sa couche et j'ai perçu un soupir, un long soupir perché un mot échappé à l'inconscient de celui qui va sombrer dans le sommeil porteur de l'oubli :

— Maman !

X. X. X.

Avec les "Durs" de la saline

1^{er} Mars 1944

Notes d'un prisonnier

25 Janvier 1945

FEVRIER 1944, venait de marquer pour moi la seizième étape de cette ronde infernale qui menaçait de s'éterniser encore.

Le 1^{er} mars, je ne sais pourquoi, l'ordre fut transmis au kommando de Tennenbron, où je me trouvais, d'expédier le matricule 50.231 — hélas ! c'est tout ce qui me restait de ma personnalité d'antan — vers la Saline de Bad Durheim. Malvalise fut vite bouclée et je me vois encore tout ému à la pensée de quitter mes braves camarades, dont trois semaines seulement de contact avec eux avaient suffi pour apprécier à sa juste valeur leur réel esprit de solidarité.

Un prisonnier comprendra ce que cela veut dire. Le transfert fut vite opéré : vers 10 heures du soir je pénétrai dans une grande salle toute enfumée où fusaient des éclats de rire au milieu de conversations bruyantes.

On entoura le nouveau : « D'où qu'tu viens ? T'as l'air triste. Tu sais je crois que t'es venu pour renforcer l'équipe de gars qui travaillent au sel. » Littéralement abruti je me suis endormi au milieu du fatras invraisemblable qui compose mon paquetage.

Le lendemain 2 mars, réveil en fanfare, grand chahut, ce qui contraste grandement avec mon ancienne baraque de Tennenbron. L'usine n'est pas loin, à peine dix minutes à pieds; après avoir franchi le passage à niveau, le décor que l'on découvre s'annonce imposant. Ce qui frappe les yeux tout d'abord, c'est la haute cheminée de 80 mètres d'où s'échappent des volutes de fumée blanche. Elle est encadrée par de grands bâtiments dont l'un borde la voie ferrée. Au centre une sorte de pavillon bien agencé où se trouve la loge du portier et le laboratoire, le tout surmonté d'une sorte de clocheton où se trouve une pendule monumentale.

Après avoir pointé ma carte comme les travailleurs civils, je suis invité à gagner au plus vite une petite salle qui va me servir de vestiaire.

« Tu ne vas pas rigoler tout à l'heure », me lance un camarade. « Ah ! veinard, réplique-t-il un quart d'heure après. C'est t'y que tu serais verni ? aolrs on te refille un magasin ? Après tout bonne chance, mon gars. » La chance venait de me sourire effectivement, car rempli des sacs de sel n'était pas un boulot au-dessus de mes forces, mais une corvée plutôt ennuyeuse on en conviendra.

OU WUTHE ENTRE EN SCENE

Cependant, je sens que ça ne durera pas. Pourquoi ? Je ne sais au juste. En effet, mes prévisions vont être justifiées avant peu. Quelques jours après, le contremaître Wuthe, qui ne me quitte pas des yeux depuis mon arrivée — il doit me prendre pour une fameuse recrue — est entrain de caresser petit à petit l'espoir de faire de moi un « dur » de la saline.

Un certain jour, il s'approche et d'un air cauteleux : « Vous travaillez chez paysan ? Pas bon travail ! salissant ! Ici propre, Nicht Kalt. Préférable. » Comment apprécier ces paroles en novice que je suis. Ça ne va pas tarder à casser, me dis-je en moi-même, car je connais par expérience les Boches sous toutes les coutures. Je ne m'étais pas trompé. « Vous rester au magasin, me dit-il. » C'est alors que je me souviens avoir entendu parler quelque part de la « geuns mendacio natum » race née pour le mensonge et, naturellement, mon Wuthe ne fait pas exception à la règle. Le lendemain je suis convoqué à la Siede-Haus. Il est bon de donner auparavant quelques explications sur le nouveau domaine où je vais avoir l'occasion d'exercer mes « talents ».

LE TRAVAIL A LA SIEDE-HAUS

Quel rude apprentissage avant de pouvoir parvenir à égaliser le rendement d'un « dur ». Le Siede-Haus est une grande salle vitrée de 60 mètres de long sur 30 de large au milieu de laquelle se trouvent quatre grands bacs dans lesquels circule une eau chauffée à une température assez élevée. Sur ces bacs en fer sont disposés de chaque côté deux plans inclinés en bois qui servent à recevoir le sel extrait.

Tout au-dessus une rigole également en bois dont le fond constitue une sorte de tapis roulant et destiné à recevoir le sel qui viendra peu à peu se déverser dans une sorte de grand entonnoir. De là, il passe dans une cave souterraine où s'opère le séchage à l'air chaud. Une autre rigole aboutit au magasin situé à 20 mètres à peine en face de la Siede-Haus. La grande affaire c'est d'extraire le sel.

Le torse nu, revêtu d'un pantalon de treillis bleu et chaussé d'une paire de sabots, le sel rouge le

cuir, me voilà muni de la longue raclette, qui, certes, n'est pas facile à manier. Une fois le tas terminé vient ensuite le travail à la pelle où les biceps en prement, comme on dit, un bon coup. Dire que mes débuts furent tristes n'est sûrement pas exagéré. Remuer de 3 à 4 tonnes par jour telle était la cadence.

Planas, un « dur » d'Aigues-Mortes, qui pratique ce métier de tireur de sel dans le civil, m'encourageant tant qu'il peut. Hélas ! les gouttes de sueur m'inondent le visage à tel point que c'est à peine si à travers la vapeur chaude qui monte du bac j'aperçois le tas qui se trouve devant moi.

Wuthe, en tournée, s'est arrêté : « Monsieur travailler, regardez camarades à côté ». Il ne me manquait plus que la présence de ce sinistre personnage pour que mon calvaire soit complet. Le lendemain, il est question de « l'abtragung », opération qui consiste à jeter le sel dans la rigole — et encore Wuthe, comme par hasard, sera près de moi pour me lancer quelque sarcasme. Il repart en levant les bras : à la saline on l'appelle Woucoute, le roi de la « paluche » et certes ce surnom, il ne l'a pas volé.

Quel effort de volonté représentent ces huit heures de travail effectif. Mes réclamations ne changent rien à mon cruel destin. Tiendrais-je jusqu'au bout ? C'est la question que je me pose chaque matin lorsque à 6 heures précises je pénétre dans la saline.

Faut-il parler des wagons de charbon à décharger ? Cela, naturellement, en supplément du programme. Là encore, notre Wuthe ne manque pas l'occasion d'exercer sur nous une surveillance sévère agrémentée de quelques petits mots crus de son terroir. Le véritable calme nous ne le retrouvons que dans le kommando où chacun est bien aise de faire connaissance avec sa paillasse.

ALERTE !

Le phonographe égrène des disques variés, il y a un certain air allemand qui revient comme un leit-motif. C'est langoureux et triste à la fois. « J'ai comme le pressentiment que cette nuit il va falloir faire du camping. » Notre camarade, en prononçant ces paroles, ne pensait pas si bien prophétiser. 11 heures viennent de sonner et dans la nuit noire un ronflement sourd et caractéristique parvient à nos oreilles : Ça y est ! « Ils » arrivent ! L'alerte est donnée, c'est une course éperdue dans la neige pour assister à un grand feu d'artifice. Derrière le talus, l'horizon vient de s'embraser. « Non ! mais tu te

rends compte un peu qu'est-ce qu'ils leur lâchent sur le citron les « Amerlos » ! « Je parlerai qu'il y a plus d'un Schleuh qui est en train d'avalier son bulletin de naissance. » Sur le bord du fossé, un de nos camarades tremble de tous ses membres en entendant le sifflement des bombes.

Soudain une voix dans l'obscurité :

« De quoi, Monsieur a les choquettes. Où qu't'étais pendant la drôle de guerre ? »

Un autre clame : « T'en fais donc pas ! Tu là verras ta vieille de Ménilmuche, mon t'it pote... »

Tout s'est calmé, mais cette première représentation gratuite nous a valu deux heures de sommeil en moins. Qu'importe, on récupérera. A quand la prochaine ?

Le menu, sans être extraordinaire, est cependant assez convenable, mais cela manque de viande. Le dimanche, le kommando se transforme en véritable salle de restaurant. C'est l'occasion pour certains d'exercer leurs talents culinaires. On voit défilier des plats que ne désavoueraient pas les plus fins gourmets. Les éternelles frites, cette manne du prisonnier, sont de la fête comme de bien entendu, sans oublier les rôtis de volaille que l'on s'est procuré à bon compte, on se doute un peu de quelle façon.

NOTES RAPIDES. — 1^{er} AOUT 1944. — Passage d'avions de la matinée. L'après-midi de 2 à 6 heures, balade dans les environs de Bad Durheim à travers bois à l'endroit où les avions américains avaient lancé des bombes.

9 AOUT 1944. — Sommes allés encore une fois au camp de Villingen. Ai assisté à la messe et fait communion pascale. Après-midi, représentation théâtrale par troupe du Wald Hotel.

23 AVRIL 1944. — Balade à Schwenningen, petite ville distante de 4 kilomètres, tournée dans les bistros. Ai assisté à la course de cross-country gagnée par l'international Lonlas.

Public cosmopolite...

27 AVRIL 1944. — Nouvelle alerte dans la nuit vers 2 heures du matin. Grand feu d'artifice.

29 MAI 1944. — Premier bain au lac de Bad Durheim. Dans la matinée, nous assistons à une représentation du cirque Hoppe à Villingen.

1^{er} juin 1944. — Visite à l'hôpital de Bad-Durheim : sommes passés à la radio.

4 JUIN 1944. — Je me rends chez le photographe avec plusieurs de mes camarades.

6 JUIN 1944. — C'est le jour du

débarquement des Américains sur les côtes de Normandie. Cela nous donne l'occasion d'être renseignés sur le véritable esprit de certains ouvriers de la saline qui extériorisent bruyamment leur joie à la nouvelle d'un tel événement.

Schwenningen n'est-elle pas la patrie de l'ancien député communiste Thaelmann ? Voilà désormais notre lanterne éclairée.

Les vagues de bombardiers continuent de déferler sur la ville, mais sans rien lâcher. Nous courons souvent à la Sufschutzraum, c'est plus prudent, car le cigare de 80 mètres constitue un sérieux repère à n'en point douter.

Le 29 septembre se produisit un accident qui mérite d'être mentionné, car il faillit dégénérer en catastrophe. Ce jour-là, un avion américain vient mitrailler la saline vers 1 h. 30 de l'après-midi. Deux prisonniers travaillant au dernier bac de la Siede-Haus en face du magasin échappèrent de justesse aux balles qui vinrent partager la tablette de bois qui sert à faire reposer la pelle. Quelques millimètres de plus, et ils auraient eu la cuisse broyée.

Pour ma part, je suis protégé miraculeusement, une balle trouvant le moyen de se loger dans la salle du fond au magasin où exceptionnellement je travaillais ce jour-là. Fort heureusement pour moi, je me trouvais dans la salle opposée.

Nous jouissons d'une petite compensation dans notre vie de prisonnier : c'est la grande sortie du dimanche.

Tout le monde se dirige vers le Strand Bad (plage de bain) où l'on peut se livrer aux joies du canotage et quelquefois en cachette, cependant, à la natation. Mêlés à la foule des civils, nous passons inaperçus.

Les taillis renferment aussi leur mystère... mais n'insistons pas.

La vision du camp de Graudenz est là qui s'agite devant nous; certains préfèrent les endroits plus discrets, où ils savent d'avance qu'on ne pourra les surprendre en flagrant délit.

Le 8 novembre, surviennent les premières neiges, notre kommando manque un peu de combustible. Qu'à cela ne tienne, je vole des briquettes dans les wagons garés à côté de la Siede-Haus et les transporte de nuit dans un sac. Cela fait la joie de tous les camarades qui estiment que ce n'est pas de trop pour se chauffer à son aise pendant la période des grands froids.

27 NOVEMBRE 1944. — Bombardement de Fribourg-en-Brisgau. On dirait que les Schleuhs commencent à comprendre, il serait temps.

Et voici, maintenant, un fait qui va avoir le don de mettre en rage notre célèbre Woucoute, l'homme de la « paluche ». Aux environs du 8 décembre, il faut que je cesse le travail, car toute ma main gauche est immobilisée à la suite d'une éruption de furoncles qui me font cruellement souffrir. Pendant 35 jours, je vais demeurer dans le kommando, au grand désespoir du contremaître nazi.

A L'ECOUTE DE LA RADIO

Les raids semblent s'intensifier de plus en plus. Chaque soir un prisonnier, Totoche, un gars de la saline, donne le compte rendu de la radio anglaise qu'il a pu entendre chez le fleuriste, pour lequel il va faire quelques heures supplémentaires. Les commentaires suivent et l'on s'endort en chantant le refrain célèbre :

Répète avec joie sans cesse :
Dans l'cul, dans l'cul
Ils auront la victoire.
Ils ont perdu
Toute espérance de gloire !
Ils sont foutus
Et le monde en allégresse
Répète avec joie sans cesse :
Ils l'ont dans l'cul
Dans l'cul.

Le froid sévit avec intensité sans pareille, j'ai pu chiper dans la Sufschutzraum deux couvertures très chaudes ainsi que deux draps bien blancs que j'ai eu le soin de démarquer. On ne prend jamais trop de précautions. Ce n'est pas tout. Nous puisons à pleines mains dans le stock que les Allemands ont entreposé dans un grenier; il y a là des chemises, des caleçons, des pull-over, des pyjamas, des chaussettes, des gants, etc... Un prisonnier a repéré une ouverture et dès lors rien de plus facile. Et voici la Noël 1944. Un véritable banquet dans notre kommando. Je suis toujours allongé sur mon plumard, la main complètement enveloppée; cela ne m'empêche pas de suivre les opérations de près, de concert avec mes camarades dont quelques-uns dépassent les limites de la gaieté. Je lève mon verre à la prochaine victoire des alliés qui amènera la fin de notre injuste exil.

LE PIEGE D'OFFENBURG

Près de moi, un nouveau vient de prendre place : c'est un gars de Rouen, il vient du V « C » d'Offenburg et me conte d'un ton angossé le terrible bombardement qui les a forcé à prendre la route.

« Quelle veine j'ai eu, mon vieux ! En plein midi, tu te rends compte ! Et ça dégoulinait, je ne te dis que ça... la faute aux Boches qui nous avaient fait réintégrer le camp. Tu comprends les « Amerlos » ont tapé dedans croyant que les prisonniers avaient été évacués.

Il est boulanger de son métier et le Feldwebel vient de lui dire qu'il a une « place » pour lui. Il travaillera dans son métier près de l'hôtel Irma, une petite boutique.

Une semaine passe. « Ça ne va pas, me glisse-t-il à l'oreille, tu sais, le singe il m'a menacé plusieurs fois avec un joujou et puis la crôte c'est presque peau de balle et surtout « dégueulasse », mon cher. J'ai pas le pot, il va falloir que je signale ça au contrôle. » Il fit comme il avait dit; vers la mi-janvier il réintégra le camp. « Celui-là, si je le revois un jour, qu'est-ce qu'il va prendre pour son rhume. » Ce fut la dernière parole qu'il prononça en me faisant ses adieux.

J'ai retrouvé ma Siede-Haus, mes raclettes, ma pelle et mon cher ami « Wuthe ». C'est presque le bonheur parfait. Mais il est écrit que je ne finirai pas le mois. Mon mal va s'aggravant et on ne voit qu'une solution, celle de m'expédier au camp. Nous sommes le 25 janvier.

Mes « impedimenta » sont longs à être rassemblés, le gardien courroucé m'appelle. Hélas ! je ne suis pas prêt et le train nous file sous le nez. Le Boche écume de rage et veut à tout prix que je fasse le chemin à pied sur la neige glacée avec mon bras en écharpe. Longue discussion qui menace de dégénérer en bagarre. Je tiens bon; quelques civils prennent même parti pour moi. Passe heureusement un camion qui se charge de mon transfert, le trajet dure une demi-heure. Grelotant de froid, j'aperçois pour la quatrième fois les barbelés du V « B ».

Trois semaines plus tard allait se dérouler le dernier épisode qui devait me conduire jusqu'aux portes de Schaffhouse.

BARRIERE Ernest
ex-K.G. 50.231.

AU CONCERT PACRA

Boulevard Beaumarchais. Le Concert Pacra : un des rares music-halls parisiens qui subsistent encore. Sur l'affiche, en vedettes, Lyane Mèreve.

Mais, ce qui attire le passant surtout si ce passant est un ancien du V « B », c'est en dessous du nom de la vedette: Marko et Marki les clowns les plus musiciens de Paris. Entrons au music-hall. Après quelques amuse-gueules, voici annoncés, par une charmante speakerine nos amis Marko et Marki. Devons-nous décrire leur numéro ? Non. Il faut le voir pour apprécier l'aisance de Marko, sa correction, son élégance et surtout son jeu. Marko est en passe de devenir un des meilleurs clowns de Paris. Et il faut saisir aussi tout le comique de Marki, comique qui déchaine les rires de ce public du quartier de la Bastille difficile à contenter. Nous avons connu des vedettes adultes qui se sont heurtées, à Pacra, à l'indifférence des spectateurs. Marko et Marki ont été fêtés et applaudis et la scène du chant des oiseaux fut enlevée sous les bravos. Vingt-cinq minutes de scène. Autant que les plus grandes vedettes ! Quand nous vous disons que Marko et Marki montent à pas de géants vers la gloire.

H. P.

N° 1.479

Ce n'est pas un matricule de Géjang. C'est le numéro d'adhésion à l'Amicale du V « B » d'un camarade connu dans tout le stalag. Pankowiack Jean. C'est avec joie que nous enregistrons sa venue parmi nous. Notre brave Panko, connu de tous les géjangs français et polonais, pour son cran, sa modestie et sa franchise, a poursuivi sur les rings d'Europe sa belle carrière sportive. Et pour les gens de sport, le nom de Panko est synonyme de loyauté. Le gars Jean honore le sport français et l'Amicale est fière de le compter parmi ses membres.

ON NOUS ECRIT

...Je vous annonce une nouvelle qui surprendra les anciens du Wald. Notre camarade ABBES Adolphe est mort à Moustiers-Sainte-Marie le 16 août.

ABBES a passé les deux années de sa captivité à l'hôpital et auparavant travaillait à la cordonnerie.

J'étais passé à Moustiers le 17 juillet et j'avais passé la journée avec lui. Il s'était marié au retour de sa captivité et avait une petite fille.

Sa femme me dit qu'il a été piqué par un insecte inconnu et est mort trois jours après malgré les sérum antivenimeux qu'on a pu lui faire.

Depuis son retour de captivité, il travaillait dans une entreprise de goudronnage...

Pharmacien capitaine
BARBAUD. E. C. E. R.

CHRONIQUE DES VEUVES ET DES ORPHELINS

PAR MME VVE PRUNEAU

Allocations familiales et salaire unique

Une circulaire du ministère des Finances (29 mai 1947, n° 464), fixe les règles d'application de la loi du 25 octobre 1945 donnant droit aux veuves de guerre de toucher les allocations familiales avec leur pension.

1^o Cette loi s'adresse à toutes les veuves de victimes militaires ou civiles bénéficiant d'une pension au tarif de la loi du 31 mars 1919.

2^o Celles qui travaillent continueront à toucher les Allocations familiales et le salaire unique par leur Caisse de compensation.

3^o Celles qui ne travaillent pas toucheront les Allocations familiales et le salaire unique avec leur pension.

4^o Celles qui touchent déjà leur pension et qui ne travaillent pas auront un rappel qui sera effectué à partir du 1^{er} octobre 1945, pour celles qui touchaient leur pension à cette date.

A l'occasion du paiement du premier coupon venant à échéance, le percepteur ou le receveur des postes fera souscrire une déclaration. Les livrets de majoration pour enfants seront repris et envoyés au trésorier payeur général qui établira une quittance spéciale. Cette quittance permettra de toucher (environ six semaines après) le rappel de la différence entre les Allocations familiales et l'ancienne majoration pour enfants, de 2.070 francs par an et par enfant.

5^o Pour le moment, le paiement de la pension et des Allocations familiales dans la pension continue à se faire trimestriellement. Notre Association fait des démarches auprès du ministère des Finances pour que les versements soient fait mensuellement, sans retenue.

ATTENTION ! Dès la cessation du paiement de vos allocations militaires et délégations de solde :

— écrivez à la Direction départementale du ministère des Anciens Combattants;

— Province : chef-lieu du département;

— Paris : 10, quai de la Rapée, pour demander le règlement de votre pension :

— Envoyez un certificat de cessation de paiement de votre C.A.T. ou un certificat de radiation des Allocations militaires, que vous demanderez à la Préfecture de votre département. Veillez à ce que les majorations pour enfants, perçues avec vos Allocations militaires, soient bien mentionnées.

— Joignez un certificat de naissance datant de moins de trois mois.

— Indiquez le mode de paiement désiré : mandat à domicile, compte chèque postal, compte bancaire.

Pour les pensions d'ascendants, joindre en plus un certificat de non-imposition sur le revenu 1946-47.

LE POÈTE

les alexandrins ou les huitains qui allaient étonner le monde.

Il mit à contribution la bibliothèque du camp. Empilant dans sa matière grise Valéry, Verlaine, Baudelaire, Mallarmé, Hérédia, Victor Hugo, que sais-je encore. De toute cette salade, il sortit des choses ahurissantes.

Au début, tout cela n'était pas bien d'aplomb. Mais un instituteur, avec qui il « faisait popote », lui enseigna l'élémentaire de la métrique, lui fit connaître les lois de l'alternance des rimes, de la césure, etc...

Il acheta des cahiers qui furent remplis en un mois. Il pondait un deux, cinq poèmes par jour. Il mettait en vers la distribution de la soupe, la dureté de son lit, le dernier colis reçu, l'amitié d'un copain, les yeux de sa femme, la lettre censurée, sa tristesse, ses espérances. Il ne pensait plus qu'en vers.

Quand il mettait sa griffe au bas d'un morceau de choix, car il signait soigneusement chacun de ses poèmes, il annonçait triomphalement :

— Ecoutez les gars ce que je viens de composer.

Et, d'une voix assurée, il leur donnait la primeur de ses élucubrations.

Au début, les camarades écoutaient religieusement. Ils opinèrent du bonnet à chaque période, approuvaient à la fin, se montraient un auditoire attentif, compréhensif. Et puis, comme le personnage se multiplia à de nombreux exemplaires, comme il leur fallut écouter les pleurs de l'un, les joies de l'autre, les sonnets de celui-là ou les ballades d'un tel, ils se lassèrent et n'interrompirent même plus leur bridge ou leur poker pour les lui.

Quand l'un des poètes voulait commencer une lecture, il y avait toujours un fâcheux pour dire :

— Oui, ça va... On t'a assez entendu aujourd'hui... Tu nous les casses un peu !

Ce qui mortifiait fort l'auteur en mal d'auditoire.

Alors les poètes et autres pondisseurs de rimes formèrent un cénacle, un milieu fermé où n'étaient admis que les purs entre les purs. On y lisait, entre soi, les dernières créations. On y portait des jugements définitifs sur ceux que la grâce n'avait pas touchés, des jugements dans le genre de celui-ci :

— La poésie n'est faite et n'est comprise que par une élite... Tout

le reste n'est que fourtriquets et bande d'andouilles...

Notre poète, ne doutant de rien, tenta de la poésie d'avant-garde :

Mousse qui geint
Grenouille verte
Opale d'un tapis
Parcourt
La courbe
D'un éphémérambis...

Il passait pour un phénomène. Les autres le prenaient tout bonnement pour un dingue.

Quand un nouveau était affecté à la chambre, un petit matin, après lui en avoir présenté les habitants, lui proposait en rigolant :

— Et puis, nous avons un grand poète !... Un type formidable !... Ce soir nous lui ferons réciter quelque chose... Tu vas te marrer un peu.

Le soir, le poète se faisait à peine prier. Après un regard chargé de dédain sur l'assemblée impie qui l'entourait, un autre regard plein d'espoir sur le nouveau, il entonnait :

Grisaille de l'automne de ma vie !
Esotérisme taciturne de mon moi...

Le nouveau, ahuri, n'était bien-tôt plus que le seul à écouter, par politesse. Il voulait aller se coucher, le poète le suivait, déclamant toujours ; il se fourrait dans ses couvertures, l'autre, au pied de son lit, entamait son troisième cahier de chefs-d'œuvre :

...Et dans la nuit complice et démoniaque,
L'âme du prisonnier
Grince
Vengeance !...

Le lendemain, le petit malin présentateur de la veille, demandait au nouveau :

— Alors ?... Qu'est-ce que tu penses du cinglé ?...
Seulement, à quelque temps de là, ledit petit malin, un soir, venait demander « au cinglé » :

— Dis, vieux, c'est l'anniversaire de mon mariage... Sur la lettre pour ma femme... tu ne pourrais pas me composer un petit quelque chose ?

Le rimailleux était trop heureux pour refuser un tel service.

Le jour où les canons alliés commencèrent à éveiller les échos de la Schwartzwald, le jour où les prisonniers, enfin sans gardiens, partirent sur la route de la Liberté, notre poète abandonna à la tête de son lit une douzaine de boîtes de conserves, quelques kilos de biscuits, du linge propre et maints autres objets de première utilité, mais dans son rucksack, bien empaquetés, vingt gros cahiers pesants lui sciaient les épaules.

X. X. X.

joufflu et frisé, a bien voulu nous faire connaître leurs principales revendications, les voici :

Augmentation de cinq minutes pour les récréations, remplacement de la table de multiplication par une tablette de chocolat, retour à la liberté pour la géographie avec suppression immédiate des cartes, remplacement de la leçon de chant par la radiodiffusion des séances de la Chambre des députés, application immédiate d'une baisse de 10 p. 100 sur les punitions, avec, par la suite, un rationnement encore plus sévère et enfin remplacement de nos dates d'histoire par celle de nos colonies.

Le jeune Bèbert nous a affirmé ensuite qu'il n'y avait aucune défection parmi les grévistes et que, bien qu'il leur en coûte énormément de manquer l'école, ils étaient malgré tout décidés à poursuivre leur grève jusqu'à satisfaction complète.

TOUJOURS LES GREVES
Soucieux de donner des informations fraîches à nos lecteurs, nous portons à leur connaissance la liste des prochaines grèves envisagées afin qu'ils puissent prendre toutes leurs précautions. Voici quelles seraient les corporations atteintes :

— Chauffeurs des volcans du Massif Central, marins dockers et maîtres baigneurs de la mer de glace, cheminots et chefs de gare de la voie lactée et enfin scaphandriers du bassin des Tuileries.

Il est bon de noter, toutefois, que les P.T.T., le métro et les chemins de fer n'ont pas fait connaître leur position.

Une ravissante personne mon'e dans l'autobus, sa paire de patin au bras. Un monsieur se lève (chose rare) pour lui céder sa place.

— Oh, non, merci, j'aime mieux rester debout, dit-elle, j'ai essayé de patiner tout l'après-midi et je suis fatiguée de... m'asseoir.

UNE NOUVELLE MALADIE

Le référendum à bulletins secrets étant passé depuis quelque temps dans les mœurs, nous proposons, afin de ne pas rester en arrière du progrès, d'en organiser un parmi tous les prisonniers. Voici les quelques questions que nous soumettons à leur sagacité :

1° Etes-vous partisan d'une reprise éventuelle de votre état de prisonnier ?

Le billet du p'tit chef

BON APPETIT ! — Au lendemain du Réveillon, les journaux nous ont communiqué quelques prix pratiqués dans certains établissements. Il ressort que pour réveiller dans une maison « comme il faut », il fallait compter 5 à 6.000 francs par tête de pipe, non compris les vins, les taxes et le service ! Ce qui porte le casse-croûte aux environs de 12 billets. Exactement le minimum vital mensuel et modeste d'un ouvrier ou d'un employé. Heureusement que l'argent ne fait pas le bonheur, comme a dit Rothschild, et consolez-vous avec ça si vous pouvez, bande de pauvres bougres !

VIVE LA PAIX ! — L'année qui vient de s'écouler était, paraît-il, une année de paix ou tout au moins nous étions tentés de le croire ; la « dernière » étant terminée depuis 1945. Comme quoi l'on peut se tromper tout de même ! Un journal nous communique les statistiques suivantes : tout était calme à part la Chine, la Grèce, l'Inde, le Pakistan, l'Indonésie, Madagascar, la Palestine, l'Indochine et le Paraguay. Résultat : entre 30.000 morts minimum et 400.000 maximum (les statisticiens ne sont pas d'accord, il y a l'écart d'une bombe atomique). Pour une année calme, à la vôtre !

JOYEUSES PAQUES ! — Le Gouvernement ne reculant devant aucun sacrifice et brûlant les étapes, vient de décider que les œufs de Pâques des citoyens seraient distribués en janvier, et cela sous deux formes :

1° Par une distribution massive de feuilles blanches, grises, jaunes, rouges, vertes, résultant des nouveaux décrets, avec rentrée des impôts aux divers pas : accéléré, gymnastique et de chasseur.

2° Par la vente aux mêmes citoyens d'œufs de Hollande à (tenez-vous bien) 15 francs pièce ! J'avoue, au fond de moi-même et en tant que Français moyen, être profondément vexé ! Quand je pense que nos braves amis paysans se sont cassés le derrière à faire passer les œufs de 12 francs en septembre à 39 francs en décembre, et qu'un Gouvernement vient tout ficher par terre au dernier moment, c'est quand même vexant ! Enfin, je suis quand même fier que les poules françaises (celles à plumes, bien entendu) ont le... « c'que je pense » plus fin que celles des autres pays ; peut-être même le leur a-t-on fait aurifier en employant le contenu des lessiveuses ?

LE PETIT TRAIN. — Il ne s'agit pas là d'un train Schuman-Mayer, les deux chauffards bien connus ! Non, il s'agit du train de l'amitié offert par les Américains aux pauvres claques du bec européens que nous sommes. Voilà une généreuse initiative et de quoi soulager bien des misères. Il ne reste plus qu'à souhaiter une chose : c'est que la répartition en soit assurée par des gens intègres et qu'elle aille aux vrais nécessiteux et non pas aux petits copains ou aux pleureurs professionnels. Car je me souviens d'une certaine distribution des surplus américains pour les P.G. dont très peu en ont vu la couleur et n'ont appris l'arrivée de cette manne céleste que par la lecture des journaux. Et même parmi les heureux bénéficiaires des « colis américains » de célèbre mémoire, une grosse déception ! Absence fréquente du chocolat et des cigarettes ! De bonnes âmes, prenant pitié de leurs estomacs fragiles, s'étaient dévouées avant eux !

CHOSSES PLUS SERIEUSES : ORDINATION. — Les tailleurs qui se rappellent de Pierre DETOUR apprendront avec plaisir qu'il vient d'être ordonné, le 20 décembre, et a célébré sa première messe le 21 ; sans doute a-t-il eu une pensée spéciale pour les anciens « schneiders » ?

AUX MEMBRES DU GROUPEMENT ILE-DE-FRANCE. — N'ayez pas peur, vos versements mensuels pour notre orphelin n'ont pas été vains ! Nous allons recevoir un remboursement proportionnel dont l'emploi sera conforme aux vœux émis lors de l'adoption. Toute nouvelle à ce sujet vous sera communiquée dans cette rubrique.

2° Dans l'affirmative, en quel coin du globe aimeriez-vous être affecté (cette question est très importante, car elle permettrait de savoir contre quelle nation nous devons faire cette guerre que l'on prétend inévitable).

3° Dans quel genre de commando désireriez-vous travailler ?

4° Quel est votre promotion de sous-officier : régiment ou stalag ? Une réponse scrupuleuse à toutes ces questions permettrait certainement d'adoucir notre période d'installation. Il est toutefois certain que si nos méthodiques nazis avaient procédé de cette façon, notre captivité se serait trouvée singulièrement raccourcie.

H. DAUBIGNY.

PETITE REMARQUE. — Signa-lons avec plaisir la belle réussite du journal P.G. Vosgien « Eux et Nous ». Parti de Remiremont en décembre 1944 et tirant 1.500 exemplaires, il est vendu maintenant dans tout le département et tire à 30.000. C'est le plus fort tirage de tous les journaux prisonniers. Cette année, sa vente a permis le versement à la Caisse de Secours départementale d'une somme de 390.000 francs !

Malgré toute notre bonne volonté, nous sommes loin d'obtenir des résultats semblables. Mais n'est-ce pas un peu notre faute à tous ? Si notre caisse est vide, n'est-ce pas que les cotisations tardent à rentrer... ou ne rentrent pas du tout ? Avez-vous pensé, vous qui négligez le paiement ou qui le refusez pour une raison quelconque (raison de personnes ou raison politique principalement) que par votre geste vous assassinez volontairement un copain malade, une veuve, des enfants, par manque de secours urgents, et que cette petite somme qui vous est demandée et refusée, multipliée par le nombre de défections, peut se terminer par un enterrement ?

Auriez-vous toléré ça en Allemagne ? Auriez-vous laissé mourir un copain en vous croisant les bras ? Alors ?...

Jean DEBROIS
V. B.

LE CARNET DE L'AMICALE

Nous sommes heureux de transmettre à tous les amis du VB les vœux de Nouvel An de :

M. Demongeot, Célestin Foulon, Léon Ancement, Yves Laizet, Marcel Weil, Jules Toutain, Guy Bruant, René Bouillon, Georges Halley.

VISITE

De passage à notre Maison, le médecin commandant GUINCHARD actuellement à Berlin.

COURRIER

Jules Toutain, actuellement à Berlin, est heureux de recevoir régulièrement notre journal et transmet ses amitiés à tous les anciens du kommando 18.408.

Qui peut donner des nouvelles sur DROU, sergent de chasseurs, qui travaillait à la tuilerie du kommando de Schweningen ?

ANNONCES

Un de nos camarades nous demande une adresse pour envoyer son fils, âgé de neuf ans, au bord de la mer, pendant les grandes vacances, l'air de la mer étant recommandé pour la santé de l'enfant.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

(Suite de la page 1)

Le trésorier signale que le nombre des membres qui n'ont pas payé la cotisation de cette année est de l'ordre de 500.

Le compte rendu financier est adopté à l'unanimité.

Le président précise que l'Amicale donnera un programme de variétés avec vedettes le 2 mai 1948 et demande à l'Assemblée de faire de la propagande pour que cette fête soit un succès.

Le président demande également de faire de la propagande pour que des contrats de publicité puissent être apportés afin de réduire les frais de tirage du journal.

Le vice-président LANGEVIN demande à l'Assemblée de préciser si les réunions mensuelles doivent toujours avoir lieu le jeudi soir ou, à nouveau, le dimanche matin.

Après discussion et vote à main levée il a été décidé que les réunions d'hiver, c'est-à-dire d'octobre à avril inclus auraient lieu le premier dimanche du mois à 10 heures, et les réunions d'été, c'est-à-dire de mai à septembre inclus le premier jeudi du mois, le soir de 18 h. 30 à 20 heures.

Le président de la séance fait savoir que le nombre des membres présents et le nombre des pouvoirs reçus ne permettent pas d'obtenir le quorum, aucune délibération de la présente Assemblée n'est valable et il ne sera donc pas procédé à l'élection des candidats au renouvellement du tiers du Conseil d'administration, ainsi qu'au renouvellement des membres de la Commission des comptes.

En conséquence, une nouvelle Assemblée aura lieu le 1^{er} février 1948, à 20 heures, au siège de l'Amicale.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 11 h. 50.

Gérant : G. PIFFAULT. — Imp. Blanchard, 15, r. du Louvre, Paris (1^{er}).

Ceux du 620^e pionniers

Les nombreux anciens du 620^e, qui assistèrent à la seconde fête annuelle de notre Amicale conserveront un excellent souvenir de cette soirée. La salle était comble pour applaudir le spectacle présenté par notre sympathique ami Philippe Norman, et tous les artistes, qui assurèrent le succès de cette manifestation de solidarité, ont bien mérité nos vifs remerciements pour leur généreux concours.

Notre grand argentier a pu constater avec plaisir que, grâce à votre générosité, sa caisse était en état de supporter les charges que nos œuvres sociales nous imposent.

A tous, merci !
Nous avons reçu des nouvelles de Robert DAZINIERAS, Eugène BRASSEUR et André MOLLET. Ils se rappellent aux bons souvenirs de leurs nombreux amis.

Mme veuve Mela nous a fait parvenir ses remerciements pour la présence des représentants de l'Amicale aux obsèques de notre camarade MELA, décédé en captivité, et dont le corps a été ramené en France récemment.

RIAUX est toujours au sanatorium d'Enval, sa santé s'améliore et nous pouvons espérer le voir reprendre bientôt sa place parmi nous. Au nom de tous, nous lui adressons nos vœux les plus sincères de prompt et définitive guérison.

Dans sa séance du 3 janvier, votre bureau a décidé de convoquer les membres de l'Amicale en Assemblée générale annuelle le 6 mars prochain. Comme l'an dernier, cette Assemblée sera suivie d'un banquet et d'un bal de nuit.

Le président et le secrétaire ont été chargés de rechercher un établissement pouvant nous assurer, pour ce banquet, un prix acceptable par tous nos camarades.

Dès à présent, réservez votre soirée du 6 mars 1948 et, comme de coutume, venez nombreux, vous trouverez le plus cordial accueil.

Prochainement, chaque membre recevra une convocation l'informant de l'ordre du jour de l'Assemblée, du prix du banquet, et tous renseignements sur le bal de nuit.

Le Comité de l'Amicale présente à tous les camarades et à leurs familles ses meilleurs vœux pour la nouvelle année.

Plein des Mers du Sud
c'est une nouvelle ENCRE
Waterman
CREATION Jif

TAILLEUR SUR MESURES
HOMMES ET DAMES

Gérard Cerf

Coupeur diplômé de l'Ecole
de Coupe de Paris
28, Rue de Turenne - PARIS-3^e
Réservez le meilleur accueil
à ses compagnons de captivité

SUR COMMANDE
ET A FAÇON

Métro : BASTILLE
ST-PAUL Autobus 66-96

ODOUL

51, rue Bichat-Paris X^e
Tel. : BOT 10-30 — 3 lignes groupées

★

TOUS
Déménagements

PARIS - PROVINCE
ÉTRANGER

★

SON

Garde-Meubles

en cases séparées.
ag. éé par les Tribunaux